


LA PLANTE MAGIQUE DE NOFERATUM,

PAR

M. ÉDOUARD NAVILLE.

Pendant que je faisais des fouilles à Bubaste en 1886 et 1887, je visitai à plusieurs reprises la localité de Horbeit, près de la station d'Abu Kebir. Je trouvai là des restes importants de la XXX^e dynastie⁽¹⁾ et plusieurs blocs de calcaire qui ont été transportés à Boulaq d'abord, puis au Musée du Caire.






L'un de ces blocs est rectangulaire, portant des inscriptions sur les deux faces. Il me semble être le côté d'un sarcophage ou peut-être un morceau de la paroi d'un tombeau. J'en ai une copie faite sur place, une photographie et un estampage; j'ai donc tous les moyens d'en donner le texte exact. J'en ai publié les deux faces, d'après la photographie, dans le tome X des *Annales du Service*, sous le nom de « la plante de Horbeit »; puis j'y suis revenu l'année suivante dans le tome XI, après que j'eus reconnu que ce texte se trouve ailleurs, en particulier à deux reprises dans la salle de Deir el-Bahari que j'ai appelée salle d'offrandes Nord-Ouest⁽²⁾, puis dans divers tombeaux, tels que celui de  de la XVIII^e dynastie, dont je dois la copie à l'obligeance de M. Golénischeff, et dans celui d'Aba, de la XXVI^e. Le second article m'a permis de corriger quelques erreurs du premier.


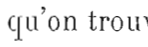





Dans le volume 57 de la *Zeitschrift*, M. Hermann Kees reprend ce texte sous le titre de : *Ein alter Götterhymnus als Begleittext sur Opfertafel*; et s'appuyant sur les six textes que nous avons conservés en tout ou en partie, dont un de Lischt, que je ne connaissais pas, il en donne la traduction complète. M. Kees ne prétend pas présenter autre chose qu'un essai de traduction et d'explication de ce texte difficile, et il a le mérite de s'être attaqué le premier à l'ensemble de ce morceau, à la complète intelligence duquel nous ne sommes pas encore parvenus.

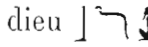



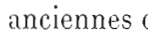
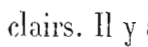
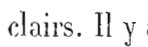
Si j'y reviens, c'est que M. Kees signale ce qu'il appelle des erreurs de ma part : une fois, par exemple, je me suis laissé égarer par l'orthographe archaïsante, qui me fait placer ce texte à une époque trop ancienne; une autre fois, quand j'explique le

⁽¹⁾ *Goshen*, p. 4. — ⁽²⁾ *The Temple of Deir el-Bahari*, IV, pl. 110, 112; p. 9.

nom de la plante d'après les indications de M. Loret, j'ai commis une faute de traduction. En dehors de ces deux points sur lesquels je puis montrer que ce n'est pas moi, mais MM. Kees et Sethe qui sont dans l'erreur, je voudrais, sans en refaire une traduction complète, faire ressortir le caractère du morceau, qui est avant tout un texte magique, un texte dont la lecture doit produire un effet de protection, de sauvegarde.

Je commence par la question de date. M. Kees la place après celui de Puamra, qui est de la XVIII^e dynastie, et avant celui d'Aba, qui est d'époque Saïte. Je maintiens ce que j'ai dit dans mon dernier article, que ce texte ne peut pas être plus récent que le Moyen Empire. Je prends d'abord l'orthographe. On pourrait relever plusieurs exemples d'orthographe ancienne. Je citerai seulement le plus frappant. C'est le mot  qui dans tous les textes, sauf Lisch et Horbeit, est écrit ; or l'orthographe  pour  ou  est la plus ancienne des textes des Pyramides; et l'on ne voit guère pourquoi un scribe du Nouvel Empire aurait cru devoir adopter cette très ancienne manière d'écrire, quand depuis des siècles on écrivait autrement, et quand les textes du temple de Deir el-Bahari et les tombeaux de cette époque avaient abandonné cette forme.

Le nom du dieu que je lis «Mehti»  est écrit sous sa forme la plus ancienne, qu'on trouve dans le tombeau de la V^e dynastie, D. 44 de Mariette, celui du     (1). C'est ainsi qu'il est écrit dans la stèle du Sinaï (2) qui lui est dédiée, tandis que déjà sous le Moyen Empire il s'écrit :  ou , cette dernière forme étant la plus habituelle (3).

Enfin l'une des meilleures preuves de l'antiquité du texte, c'est la mention du dieu , un très ancien dieu en forme de taureau qui est représenté sur la palette d'El-Kab, où il porte le nom de , signe dont la lecture est  ou . Ce dieu se retrouve sur une statue que Sir Wallis Budge considère comme l'une des plus anciennes du Musée Britannique, dans le nom de , celui du personnage que la statue représente. M. Kees n'a pas reconnu le nom de ce dieu parce qu'il a lu le texte d'une manière inexacte. Copie, photographie et estampage sont unanimes et très clairs. Il y a  (4) et non  comme lit à tort M. Kees.

Je pourrais encore apporter d'autres preuves de mon attribution du texte de Hor-

(1) MARIETTE, *Mastabas*, p. 298.

(2) GARDINER and PEET, *The inscriptions of Sinai*, pl. XLII, n° 119.

(3) MARIETTE, *Cat. d'Abydos*, p. 553, 577, 687,

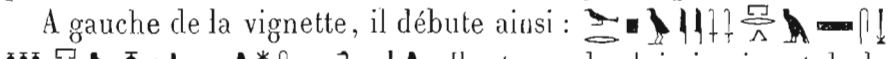
705; Musée du Caire, LANGE et SCHAEFER, *Grabsteine des Mittleren Reiches*, n°s 20100, 20397, 20398.

(4) Voir la planche II de mon article des *Annales* t. X.

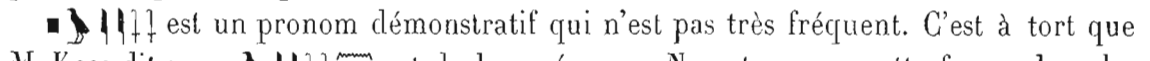
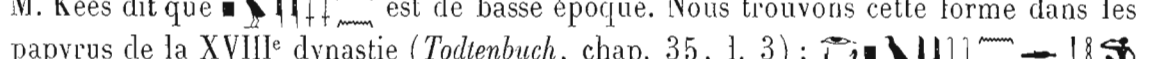
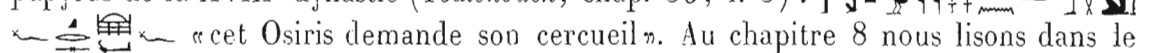
beit à une époque qui est peut-être même antérieure à la XI^e dynastie. Je m'en tiendrai à ces trois qui me paraissent suffisantes.

M. Kees me dit qu'un simple coup d'œil jeté sur les figures typiques des défunts aurait dû me convaincre de leur date tardive. A cela je répondrai qu'un simple coup d'œil jeté sur ces figures aurait dû le convaincre qu'il ne s'agit point de statues proprement dites, mais de figures auxquelles on a coupé les bras, comme cela est dit dans le texte. Je ne connais en fait de figures sans bras qu'une rangée de douze figurines sur le naos de Saft el-Henneh⁽¹⁾, toutes exactement semblables, en albâtre (?), dont il est dit que chacune a trois palmes et deux doigts de hauteur, et à chacune desquelles on donne le nom de l'un des dieux du cycle d'Héliopolis. Ces figurines ne sont pas des statues de dieux, qui partout ailleurs ont des bras, même lorsqu'elles sont assises. Probablement, on les employait dans certaines cérémonies, on les plaçait sur le sol ou ailleurs, comme celles qui servaient lorsqu'on lisait les invocations au Soleil⁽²⁾. J'engage M. Kees à consulter la riche collection du Musée du Caire qu'a publiée M. Legrain. Il n'y trouvera pas une seule statue assise sans bras. Quant aux noms des défunts qui renferment ceux des divinités locales, je ne vois rien qui nous indique qu'ils sont d'époque tardive.

En résumé, je considère le texte de Horbeit comme plus ancien même que celui de Lischt, et c'est sur ce texte seul que je m'appuierai dans la suite de ce travail. Je le désignerai par H.

A gauche de la vignette, il débute ainsi :  « Il est grand celui-ci qui sort de la terre humide, le lotus issu du ciel, la grande puissance qu'a fait naître Keb ».

La vignette à laquelle ce texte est accolé représente une fleur très semblable au lotus surmontée des deux plumes de Noferatum (fig. 1). C'est donc clairement une image de ce dieu, lequel est une divinité qui inspire la terreur. Le démonstratif « celui-ci » ne peut viser que cette plante.

■  est un pronom démonstratif qui n'est pas très fréquent. C'est à tort que M. Kees dit que ■  est de basse époque. Nous trouvons cette forme dans les papyrus de la XVIII^e dynastie (*Todtenbuch*, chap. 35, l. 3) :  « cet Osiris demande son cercueil ». Au chapitre 8 nous lisons dans le

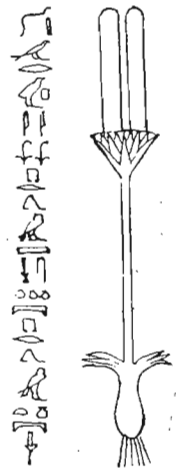




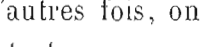
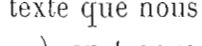
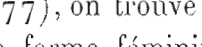

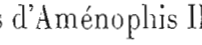


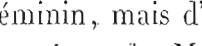
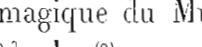
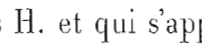
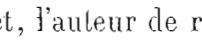
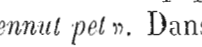
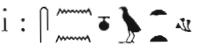

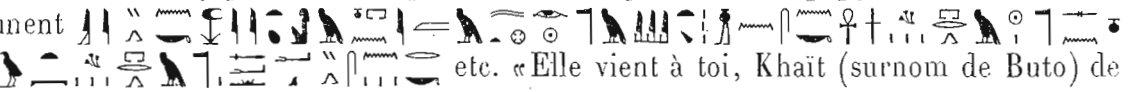


Fig. 1.

⁽¹⁾ NAVILLE, *Goshe*, pl. V, 3. — ⁽²⁾ *Litanie du Soleil*, p. 13.

papyrus d'Ani (l. 6) :  et dans les deux versions de P. b. une fois le simple  et une autre fois  qui est la forme fréquente dans les pyramides : (176 a)  «Horus ton père, c'est cet Osiris»; de même 1872 a; 2047 c, d. D'autres fois, on trouve la forme  174 a, 175 a, 177 a, 178 c, 179 a. Dans le texte que nous avons cité (176 a), on emploie la forme ; à la phrase suivante (177), on trouve . Le démonstratif «celui-ci» correspond au latin *hic*. Il a une forme féminine que nous trouvons déjà dans le papyrus de  du temps d'Aménophis III, en variante (*Todt.*, 136, B. 9) :  où les autres papyrus lisent simplement  ou ; nous connaissons deux autres exemples de féminin, mais d'une époque plus tardive :  dans une inscription magique du Musée de Turin⁽¹⁾, et sur un sarcophage ptolémaïque :  (2).

On va nous apprendre qui est «celui-ci» dont il est dit qu'il est grand. C'est la fleur représentée dans H. et qui s'appelle . C'est là une brillante identification qu'a faite M. Loret, l'auteur de recherches approfondies sur la flore égyptienne. Le mot  se trouve dans un papyrus de Boulaq étudié par Maspero⁽³⁾ sous la forme  «*sennut pet*». Dans le papyrus Ebers, on le rencontre à trois reprises; il est écrit ainsi :  et nous trouvons à ce sujet  «la plante dont le nom est *sennut*, elle croît sur son bulbe comme le *Katit*, elle a une fleur comme le lotus». C'est exactement la plante de H. dont on voit le bulbe, les feuilles et la fleur lotiforme. M. Loret m'écrit que c'est un lotus bleu à bulbe et à feuilles de liliacées. Peut-être est-ce un lis⁽⁵⁾.

La vertu magique du *sennut pet* est bien indiquée dans le papyrus de l'embaumement  etc. «Elle vient à toi, Khaït (surnom de Buto) de l'intérieur de Buto, l'œil de Ra dans les champs. Elle t'apporte des fleurs *anxamu* nées de Ra. des *sennut pet* nées du dieu grand; lorsqu'elles sont entrées en toi, elles assainissent tes membres. Lorsque les plantes des dieux sont sur ta tête, toutes les forces de vie sont en toi; tu manges de ta bouche, tu vois de tes yeux, tu entends de tes

⁽¹⁾ *Zeitschr.*, vol. XIV, p. 79.

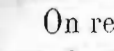
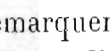
⁽²⁾ *Ibid.*, vol. XVIII, p. 88 et 89.


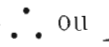
⁽³⁾ MARIETTE, *Papyrus égyptiens du Musée de Boulaq*, I, III, pl. 10, l. 8 et 9; MASPERO, *Mémoires sur quelques papyrus du Musée du Louvre*, p. 30 et 55.

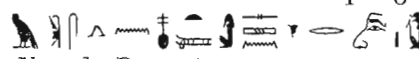
⁽⁴⁾ *Pap. Ebers*, 41, 15.


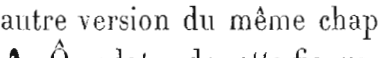
⁽⁵⁾ Cependant cette belle identification de M. Loret et l'usage que j'en ai fait dans ce passage ne sont aux yeux de M. Kees qu'une traduction erronée.

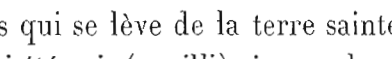
oreilles. »  « ta face vit par les plantes *anx-amu* et *sennut pet*, et par la sueur des dieux ».

On remarquera que dans H. comme dans le papyrus, la plante  s'appelle , tandis que dans le papyrus Ebers le mot — « du ciel » ne se trouve pas. Cela se comprend. La plante, représentation du Noferatum, est une plante céleste dont il est dit qu'elle est issue de Nut, ce qui n'est point le cas de la plante médicinale qu'on a recueillie pour en faire un usage pharmaceutique.

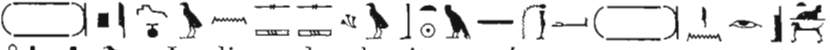



Il en est de même du fer qui est appelé  ou , d'abord fer météorique et en général fer ⁽¹⁾.

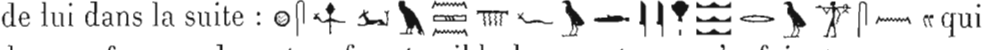
La fleur est surmontée de deux plumes qui sont celles de Noferatum, dont cette fleur est un emblème, ce qui explique le nom de lotus qui lui a été donné. Dans la plupart des représentations, on voit le dieu portant sur la tête une fleur de lotus ⁽²⁾. Mais le lotus n'est pas seulement un attribut, c'est aussi la forme du dieu lui-même. A la fin du long texte qui est devenu le chapitre 178 du *Livre des Morts*, et qui à Deir el-Bahari et dans le tombeau d'Aba est placé au-dessous de la liste d'offrandes intercalée entre les deux textes, le *Livre des Morts* ajoute plusieurs formules qui se retrouvent sur des stèles ou sur des sarcophages; et les derniers mots sont ceux-ci : « le défunt est  dans la suite de Noferatum, le lotus qui est pour le Nez de Ra ».




Le défunt lui-même prend la forme d'un lotus, ainsi que nous l'apprend le chapitre du *Livre des Morts* intitulé : « Prendre la forme d'un lotus », et qui commence ainsi : « Je suis le lotus pur qui apparaît comme l'être brillant et qui est attaché à la narine  de Ra »; et plus loin : « Je suis le lotus sacré qui sort du champ » ⁽³⁾. Une autre version du même chapitre commence ainsi :  « Ô ce lotus de cette figure de Noferatum » ⁽⁴⁾. Les vignettes qui accompagnent ce chapitre sont en général une fleur de lotus surmontée d'une tête humaine indiquant que c'est bien le défunt.




Le chapitre 174 nous parle aussi de Noferatum, le lotus attaché aux narines de Ra; l. 11 : « Je suis le lotus qui se lève de la terre sainte,  , quand j'ai été pris (cueilli), je me place vers la narine de la grande puissance » (Ra); et plus loin : « Je me lève comme Noferatum, le lotus qui est attaché à la narine de Ra lorsqu'il paraît à l'horizon tous les jours » (l. 15).

⁽¹⁾ BRUGSCH, *Dict.*, suppl., p. 414. — ⁽²⁾ Musée du Caire, DARESSY, *Statues de divinités*, pl. VII et LXIII; LANZONE, *Dizionario di Mitol. egiz.*, pl. CXLVII et VIII. — ⁽³⁾ *Todt.*, 81 A, l. 3 et 5. — ⁽⁴⁾ *Ibid.*, 81 B, l. 2.

Ce chapitre est presque une répétition d'un texte qui se trouve dans la pyramide d'Ounas (Sethe 264) . La ligne du chapitre 174 que nous avons citée nous donne le sens de cette phrase qui en diffère seulement en ceci : au lieu que ce soit le défunt parlant à la première personne, c'est « Ounas » à la troisième ou « cet Ounas » , « Cet Ounas est ce lotus qui se lève de la terre sainte ». Ici il n'y a que le déterminatif ; le mot  manque. « Quand Ounas est cueilli, il se place, cet Ounas, vers la narine de la Grande Puissance ».

Il n'y a donc aucun doute que ce lotus représenté à Horbeit sur ce qui paraît être une des faces intérieures d'un sarcophage est le dieu Noferatum; et cela explique ce qui est dit de lui dans la suite :  « qui arrête Set dans sa fureur; devant sa face terrible les montagnes s'enfuient ».

Noferatum est un dieu qui inspire la terreur; c'est l'un des compagnons et des gardiens de Sopt, qui est lui-même un dieu guerrier⁽¹⁾. Ce caractère de ces deux dieux se montre clairement dans le naos de Sopt qui provient de Saft-el-Henneh, le chef-lieu du nome d'Arabie. Noferatum est représenté comme un dieu à tête de lion, coiffé du lotus surmonté de deux plumes⁽²⁾; souvent entre la tête et le lotus il y a le faucon d'Horus; c'est qu'un autre nom du dieu c'est ⁽³⁾. Un troisième nom, c'est  « le lion terrible »⁽⁴⁾. Deux fois nous le voyons avec un corps de lion dévorant le crâne d'un de ses ennemis; et une fois il porte le nom de ⁽⁵⁾. Il est associé aux divinités guerrières à tête de lionne comme Bast et Sekhet.

 veut dire « au regard menaçant, terrible ». Cette idée est exprimée ici par , un mot qui jusqu'à présent n'a été trouvé que dans le papyrus de Sinouhit, dans le morceau où il décrit la valeur extraordinaire de Senousrit I^{er} et les ravages qu'il fait au milieu de ses ennemis. ⁽⁶⁾. Maspero traduit : « le brave qui se lance en avant quand il voit la résistance ». Dans le glossaire, il traduit le mot par : « celui qui jette sa face, en d'autres termes, hardi, querelleur ». M. Gardiner donne au mot le même sens : « thrusting forward the face, i. e. eager, bold ».

⁽¹⁾ NAVILLE, *Goshen*, pl. II, 6; V, 2.


⁽²⁾ *Ibid.*, pl. II, 4, 6; III, 3.

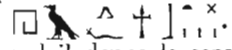
⁽³⁾ II, 6.

⁽⁴⁾ Écrit aussi .

⁽⁵⁾ *Goshen*, pl. III, 3; VII, 5.

⁽⁶⁾ MASPERO, *Mélanges de myth. et d'archéologie*, t. III, p. 81. Dans la *Bibliothèque d'étude*, t. I, il lit (p. 8) :  « qui

tombe sur, qui attaque ». M. Gardiner traduit différemment les deux mots qui suivent. Il adopte la lecture :  « quand il attaque les Orientaux ».


Maspero lit : . Il conserve ce dernier mot auquel il donne le sens de « s'élaner sur, assaillir ». Ce mot aussi ne se trouve nulle part ailleurs.




Je trouve ces mots un peu faibles, car dans les phrases qui précèdent on parle de Senousrit comme mettant tout en fuite devant lui et de ce que personne ne peut tenir à son approche. C'est aussi ce que dit H. parlant de Noferatum : « devant sa face terrible les montagnes, ou les pays étrangers, s'enfuient ».


On va maintenant nous décrire l'impression qu'il produit au moment où il germe de la terre.



« Tous les dieux poussent des cris lorsqu'ils savent son nom, celui qui germe du corps de la déesse des champs, celle qui est à la surface de l'Orient, l'aide du dieu Méhti, la gardienne de Sopt, le maître de l'Orient, celle qui est à bord de la barque d'Osiris. »

Je me range au sens indiqué par MM. Kees et Sethe pour le verbe  « pousser des cris », surtout des cris d'effroi ou d'étonnement, « lorsqu'ils savent son nom ». Pour ces peuples anciens, le nom signifiant la personne, savoir son nom, c'est savoir qui il est, connaître ce qu'il est.

Il a germé du corps de la déesse des champs. M. Montet a bien défini le sens exact de ; ce sont les chairs recouvertes de la peau, c'est la partie extérieure du corps humain, la chair apparente, et souvent l'épiderme. Cette phrase est donc une figure qui nous apprend que le lotus a crû à la surface de la terre. Son bulbe ne va pas à une grande profondeur. Le champ est ici personnifié; on peut l'appeler une femme ou une déesse.  =  est déterminé par un signe qui s'applique aussi bien à une princesse qu'à une divinité.

Noferatum, nous l'avons vu, est attaché à la narine de Ra, lorsque le dieu se lève tous les jours. Il est donc en rapport avec l'Orient. Il est dit qu'il est sur le corps de l'Orient.  signifiant la partie extérieure du corps, l'épiderme, je crois que cette métaphore veut dire qu'on voit le lotus à la surface de la terre à l'Orient. L'Orient est personnifié ici, comme le champ. Je ne puis m'empêcher de croire qu'il y a là la représentation figurée d'un phénomène lumineux qui se produit au lever du soleil; la terre semble couverte de lotus.

La suite est plus difficile à comprendre. Il y a là des allusions à un rituel et à des

maîtres de l'Orient ont à leur disposition des statues ou des mannequins auxquels probablement ils prennent les membres nécessaires pour la reconstitution des figures du dieu ou des défunts.



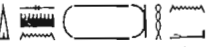
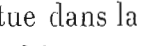


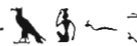
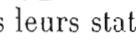
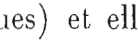
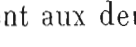

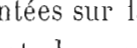
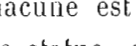
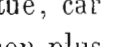



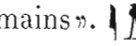
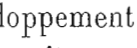
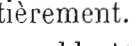

Il ne peut y avoir aucun doute sur le sens de  qui est la forme ancienne de ce qui se lit plus tard . La première fois que je rencontrai ce mot, ce fut dans une inscription provenant de mes fouilles à Pithom⁽¹⁾. Elle appartient à une statue de l'époque Saïte. Le personnage parle de Hathor et dit :    . . . «qu'elle accorde que ton nom demeure avec cette statue dans la maison d'Atum». On remarquera que le mot est féminin. Ce sens nous fait comprendre un passage du texte de la pyramide des deux Pepi (1563 a). Après avoir parlé du trône sur lequel le roi est assis et du sceptre qui est dans sa main, on ajoute :          . «Il élève sa main vers leurs statues et elles se dressent; il pose sa main sur elles (leurs statues) et elles s'asseyent». Ce sont vraisemblablement les statues qui appartiennent aux deux cycles de dieux dont il a été question auparavant.





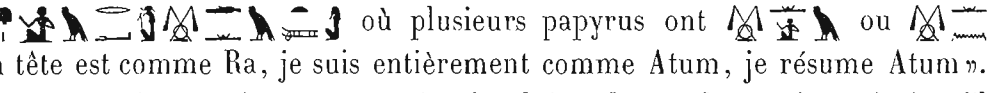


Fig. 2.


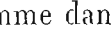

Ces statues dépouillées de bras sont représentées sur la pierre de Horbeit (fig. 2). Il y en a quatre, et devant chacune est le nom d'un défunt. Ce n'est sans doute pas sa propre statue, car jamais on ne voit de statue assise sans bras. Ce n'est pas non plus sa momie puisqu'elle est assise. Je ne puis donc voir là qu'un mannequin qui sert à sa reconstitution.

Ici s'arrête la description du dieu dont il est question. La suite nous donne les paroles qui lui sont adressées et dont la traduction est fort difficile, non parce que le sens des mots nous échappe, mais parce qu'il n'en ressort pas une idée compréhensible, comme cela est trop souvent le cas quand nous traduisons des textes religieux tels que le *Livre des Morts* ou celui qui nous occupe.


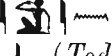



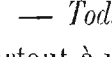
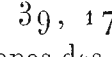
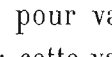
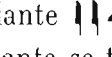
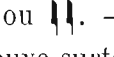
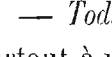
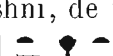
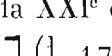
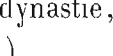
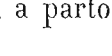


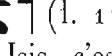
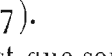
   «voici, tu es amené complet entièrement, tu es complet en mains».  peut très bien être un passif, «tu es amené» équivaut à «tu viens». La suite est le développement de ce qui précède. Il est maintenant un être complet qu'on a reconstitué entièrement. Il lui manquait des mains, les dieux de l'Orient lui ont donné les leurs.  semble être ici un verbe signifiant «être entier,

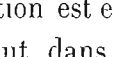
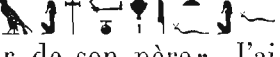
⁽¹⁾ *The store-city of Pithom*, 4^e éd., pl. VII, A, l. 3, p. 17. — ⁽²⁾  N.

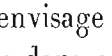
complet » comme dans ces deux phrases du *Livre des Morts* (*Todt.*, 77, 5), d'après la lecture de la plupart des papyrus :  « je me lève, et je suis entièrement comme le bel épervier d'or »; c'est-à-dire : « je réunis entièrement en ma personne tout ce qui constitue le bel épervier d'or ». De même (82, 7),  où plusieurs papyrus ont  ou  « ma tête est comme Ra, je suis entièrement comme Atum, je résume Atum ».

Le dieu est constitué entièrement, puisqu'on lui a donné des mains, ainsi qu'il ressort de H., dont j'ai non seulement la photographie que la planche reproduit, mais un estampage où l'on voit clairement , le pluriel étant indiqué par trois points... comme dans . Le moi  des versions récentes ne me paraît avoir aucun sens.


 « Paroles de ta mère Isis : je voudrais que tu protèges ta personne contre ceux qui agissent contre toi ».

,  ou  seul veut dire « parle, ainsi parle », et peut avoir pour variante  (*Todt.*, 39, 16). Nous en avons plusieurs exemples. *Todt.*, 39, où  me paraît un substantif : « paroles de... » dont les papyrus hiéroglyphiques donnent pour variante  ou . — *Todt.*, 39, 17 : , ,  ; cette variante se trouve surtout à propos des déesses. Le papyrus hiéroglyphique de Katseshni, de la XXI^e dynastie, a partout la même forme     (l. 15),     (l. 17).


Ce que désire Isis, c'est que son fils puisse se défendre, se protéger contre ceux qui veulent lui nuire. Cette action est exprimée par le verbe  qu'on traduit très souvent par « venger », surtout dans cette phrase fréquente :  (*Todt.*, 92, 4) qu'on traduit volontiers par : « Horus, le vengeur de son père ». J'ai montré ailleurs⁽¹⁾ que cette vengeance consistait à reconstituer le corps d'Osiris, mis en pièces par ses ennemis, ainsi que nous l'indique cette phrase du *Todtenbuch*, 181, 3, que nous avons citée plus haut : « ton fils Horus te venge (te reconstitue), il chasse tout ce qu'il y a de mauvais en toi, il t'attache des chairs, il crée toutes les parties de ton corps, il rassemble tous tes, il t'apporte, lève-toi donc, Osiris ».

On voit par cette phrase que la reconstitution, comme, du reste, toute création, se compose de deux actes, dont le premier est, en général, la délivrance des éléments mauvais qui tiennent à la personne et qui s'opposent à sa reconstitution. Et lorsque dans l'acte de  on n'envisage que ce côté-là, le mot peut prendre le sens de « défendre, protéger », comme dans cette phrase (*Todt.*, 69, 1) : « Je suis Osiris, le père

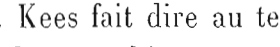
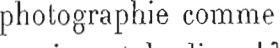






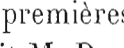


(1) *Litanie du Soleil*, p. 82 et *passim*.


d'Isis, j'ai défendu †  mon fils Horus et sa mère Isis contre mes ennemis, qui commettent des actes mauvais contre moi (qui me font du mal), mettant des liens sur leurs bras et sur leurs jambes, parce qu'il font des choses mauvaises à mon égard».

Presque toujours la reconstitution commence par l'expulsion de tous ces éléments mauvais qui tiennent à la personne, et l'on peut se demander si ce n'est pas une figure pour indiquer que le corps qu'on crée ou qu'on reconstitue est préservé de toute décomposition dont les causes sont cachées en lui; ce seraient là ces fluides mauvais dont il est débarrassé, ces ennemis qui travaillent contre lui.

Isis demande à Horus de faire en sorte que sa personne en soit délivrée; car il faut prendre ici , l'œil, comme un substantif pronominal voulant dire la personne, comme nous en avons d'autres exemples⁽¹⁾.

Nous ne pousserons pas plus loin, pour le moment, l'interprétation complète de cette inscription. Nous voulons cependant rectifier de nouveau une lecture de M. Kees sur un point qui a une grande importance.

A la ligne 9, M. Kees fait dire au texte de H. : . Or il est facile de voir sur la photographie comme sur l'estampage qu'il y a . Le verbe  «voir» et le dieu . On a nié l'existence de ce dieu, mais quand il n'y aurait pour l'établir que l'une des plus anciennes statues du British Museum qui porte le nom de , tout à fait semblable à ,  et tant d'autres, ce serait suffisant pour montrer qu'il y a eu un dieu , car ce dieu ne se trouve mentionné que sous les premières dynasties. Dans le qualificatif  , il n'y a pas, comme le croit M. Daressy⁽²⁾, une interversion des signes; c'est bien  qu'il faut lire. Dans H., il ne saurait être question d'interversion puisque les deux signes appartiennent à des colonnes différentes. Une forme de sistre qui se porte sur la poitrine est l'emblème de ce dieu.

Le nom de ce dieu s'écrit aussi . Il a la forme d'un taureau et nous en avons la représentation sur la grande palette d'El-Kab⁽³⁾. Au sommet, sur chaque face, sont deux têtes à cornes. On a appelé ces têtes des Hathors. C'est une erreur complète. Jamais vous ne voyez cette déesse avec des cornes recourbées à pointes convergentes. Elles sont toujours à pointes divergentes, des cornes en lyre entre lesquelles se trouve

⁽¹⁾ *Litanie du Soleil*, p. 28.




⁽²⁾ *Recueil*, vol. 26, p. 132. JÉQUIER, *Frises d'objets des sarcophages du Moyen Empire*, p. 80.







⁽³⁾ QUIBELL, *Hieraconpolis*, I, pl. XXIX. Voir à ce

sujet : *Le dieu de l'oasis de Jupiter Ammon (Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, 1906, p. 25)*; voir aussi : *Le dieu Bat (Zeitschr., vol. 43, p. 77)*.

un disque, que la tête soit sur un corps humain ou que ce soit celle d'une simple vache. Qu'on regarde, par exemple, les vignettes du chapitre 148 du *Livre des Morts*; on voit clairement la différence entre les cornes des vaches et celles du taureau. Les cornes convergentes sont celles de l'animal porté à combattre, ou un taureau, ou un buffle, comme sur la palette.

Les deux têtes du sommet, fort grossières, il est vrai, doivent, à mon sens, représenter non des têtes humaines, mais des têtes de bœuf vues de face. Cette face doit être complète, elle doit avoir des yeux, un nez et une bouche. On a fait ici l'inverse des têtes humaines. Une face d'homme, vue de profil, ne laisse voir qu'une petite partie de l'œil, et comme l'œil ne doit pas manquer à la figure, dans tous les profils humains sans exception, on dessinera un œil de face. Pour le bovidé, c'est l'inverse; son œil ne se voit en entier que quand la tête est de profil, la face n'en montre qu'une partie. L'artiste égyptien fera donc pour la face du bœuf ce qu'il fait pour le profil de l'homme. Il dessinera l'œil en entier.

En outre, la bouche du bœuf est cachée en grande partie par les naseaux et par le fort développement de la lèvre supérieure. Il faut donc qu'on dessine une bouche apparente sous les naseaux, car la bouche ne peut pas manquer au portrait. C'est la manière tout à fait enfantine de représenter une face de bœuf (qui tient aux épaules). Ce sont donc deux têtes du même animal qui est représenté au bas de la palette foulant aux pieds des êtres humains. Son nom est écrit devant lui par le signe , fréquent dans les textes des pyramides, et qui se lit , .

Le nom du dieu  paraît avoir disparu assez tôt. Comme Set, il est devenu un être qui doit être combattu; son nom prend alors la forme ;   , qu'on trouve déjà au Moyen Empire, et plus tard la forme .


La suite, comme l'expose M. Kees, assimile le dieu à Horus. Il y a là un mélange de divinités, où il est difficile de démêler les transformations par lesquelles passe le dieu. J'en reste, avec de légères modifications, à la traduction que j'avais faite d'après le texte de Deir el-Bahari, traduction qui n'est que fragmentaire et conjecturale sur plusieurs points⁽¹⁾ : « ton œil droit est la barque du matin, ton œil gauche est la barque du soir; tes deux yeux Horus, issus d'Atum, sont Schou et Tefnout. . . . l'ombre divine est sur eux, son venin ne les atteindra pas. . . j'ai. . . la barque du soir, vers ces yeux d'Horus, car ils amènent la barque du matin, ils amènent la barque du soir à Horus de Manu. . . l'aveugle. . . ». Dans ce qui suit les mots sont

⁽¹⁾ *The temple of Deir el-Bahari*, vol. IV, p. 9.

en partie compréhensibles, mais il est impossible d'y trouver aucun sens: «...le nain voit les ordres d'Horus de Manu. Ils ne se meuvent pas(?), ils ne tremblent⁽¹⁾(?) pas sous les doigts d'Horus de Manu ».

Ces verbes paraissent indiquer des dangers dont les yeux d'Horus sont préservés. On les trouve dans le *Livre de l'Amduat* et au *Livre des Morts* (*Todt.*, 39, 11) avec des déterminatifs tout différents.

Ce qui rend ce texte particulièrement difficile, c'est que c'est un texte magique. Il s'applique à Noferatum, qui est d'abord une plante représentée sur la paroi du sarcophage ou sur le mur du tombeau, où elle sert de talisman assurant, soit au corps du défunt, soit aux offrandes qu'on déposait à côté de lui, une protection efficace contre ses ennemis, dont le premier devait sans doute être la corruption. Il suffisait de représenter la plante pour la faire naître; peut-être aussi en mettait-on un spécimen dans le tombeau ou dans le sarcophage. La protection s'exerçait par le parfum de la plante, ou par sa vertu magique. On sait que même de nos jours la superstition attribue ce pouvoir à certaines plantes. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que cette idée régnât chez les anciens Égyptiens. Sur ce lotus, on prononçait des paroles cabalistiques, dont la vertu est d'autant plus grande qu'elles sont moins comprises. La magie s'entoure toujours de mystère. Dissipez cette obscurité, expliquez ces paroles étranges, et l'effet magique disparaît aussitôt. Tel est, me semble-t-il, le but de la représentation du lotus de Noferatum et le sens des paroles qui l'accompagnent.

⁽¹⁾ Ma copie qui n'indique qu'un signe douteux porte .